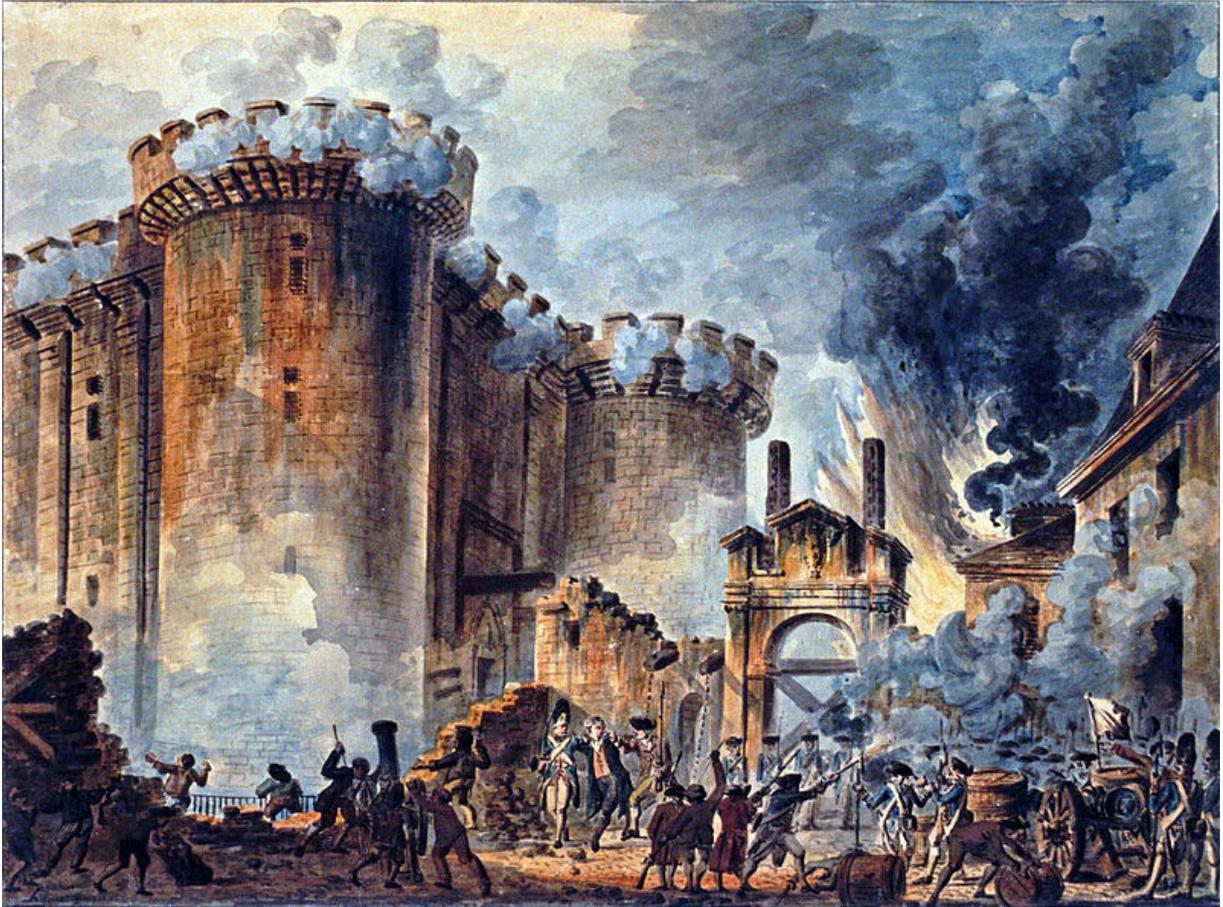


La révolution française et la franc-maçonnerie



Depuis les écrits de l'abbé Augustin Barruel, bon nombre d'anti-maçons accusent les Francs-Maçons d'avoir fomenté la Révolution française. Des Francs-Maçons eux-mêmes croient pouvoir se faire valoir en plaçant la Révolution comme un acquis des Loges. Mais les Francs-Maçons français étaient loin d'être unis. Ils se trouvaient dans tous les "camps", que la proportion de Maçons parmi les délégués aux Etats généraux était moindre que ce que l'on prétend habituellement (mais ils intervinrent souvent dans la rédaction des cahiers de doléances « sont des registres dans lesquels les assemblées chargées d'élire les députés aux États généraux notaient vœux et doléances. Cet usage remonte au XIV^e siècle. Les cahiers de doléances les plus notoires restent ceux de 1789. »), que ces Francs-Maçons étaient d'abord royalistes (beaucoup émigrèrent). Des Francs-Maçons, les uns Jacobins, les autres Girondins, s'engagèrent dans une *guerre fratricide*.

Des Francs-Maçons refusèrent toute mise en accusation et toute condamnation du roi; d'autres votèrent la réclusion ou le bannissement qui auraient permis d'éviter la peine de mort; d'autres votèrent encore la mort mais avec sursis.

L'image des Francs-Maçons régicide n'est donc pas cohérente.

Des centaines de Francs-Maçons furent aussi exécutés en 1793 et 1794.

Des Francs-Maçons imprimèrent cependant leur patte à une série de textes et mesures comme le serment du Jeu de Paume, la Constitution, l'abolition des privilèges, la déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Willermoz après la révolution

Quand à Willermoz ; Malgré les offres séduisantes qui lui avaient été faites de places lucratives et éminentes hors de France, il était resté à Lyon où il estimait que le retenaient sa famille et ses fonctions, en 1790 on le nomma administrateur de l'hôtel-dieu de Lyon. Agé de 60 ans, son énergie physique et morale était restée remarquable. Il prit à coeur ces fonctions, géra habilement l'établissement sans songer à l'abandonner en pleine Terreur, alors que tous ses collègues avaient fui l'orage. Lyon était assiégée par les troupes de la Convention quand l'hôpital, atteint par les obus malgré le drapeau noir hissé, prit feu en plusieurs points. Dans cette nuit tragique du 24 août, le dévouement de l'administrateur resté fidèle au poste fut admirable. On le vit malgré son âge porter dans ses bras les malades et diriger lui-même l'évacuation. La famine menaçant, Willermoz dut défendre contre les réquisitions, les approvisionnements qu'il avait faits pour les malades, les religieux et les religieuses qui les soignaient.

La ville prise, on sait quelle terreur y firent régner Collot d'Herbois, Couthon et Fouché, le futur duc d'Otrante. La Convention avait, dans un décret fameux, décidé la destruction complète de cette ville de 200 000 âmes. Le siège l'avait déjà ruinée aux trois quarts. Elle fut décimée par les Commissaires du peuple, qui changèrent son nom en celui de Commune Affranchie. Fusillade et guillotine paraissaient désormais trop lentes... La mitraille devait distribuer les membres des victimes parmi les spectateurs convoqués aux Brotteaux... Deux fossés parallèles avaient été creusés pour recevoir les corps des morts et des mourants... Les condamnés furent attachés deux par deux et à la file, de telle sorte que les premiers touchaient littéralement la pièce chargée pour l'exécution... L'horrible décharge interrompit leur chant de la Marseillaise ; mais le tiers à peine des malheureux était mort, les autres gisaient horriblement

mutilés, hurlant de douleur... Les soldats se mirent à les achever à coups de fusil et à coups de sabre. Mais comme ces hommes égorgeaient pour la première fois, il leur fallut, pour achever la besogne, plus de deux heures... Ces exécutions se renouvelèrent pendant plusieurs semaines. Puis la guillotine fonctionna en permanence. Le sol resta rouge de sang pendant des mois

Jean-Baptiste Willermoz fut arrêté par trois fois. Il osa reprocher aux représentants de Paris leurs cruautés. Sa mort eut été certaine si un dragon qui le gardait, frappé de son attitude courageuse et digne, n'avait facilité son évasion au moment même où les portes de la prison allaient se fermer sur lui. « Citoyen, lui dit ce soldat, tu m'as l'air d'un brave homme. Sauve-toi. » Willermoz se réfugia on ne sait où, dans les caves, sans doute, puis dans les environs de Lyon. Il avait réussi à sauver la plus grande partie des archives secrètes du Collège Métropolitain . Son frère cadet, Antoine, monta sur l'échafaud.

Après la tourmente J.-B. Willermoz reprit son commerce, rue Buisson, fut de nouveau membre bénévole d'une commission administrative de l'Hôtel-Dieu et devint en 1800 conseiller général du Rhône. Réélu trois fois, malgré son grand âge, jusqu'en 1815, il ne manqua aucune des sessions du Conseil général, présenta de nombreux rapports sur les finances, sur l'administration des prisons, contribua au rétablissement de l'archevêché.

Il ne renonçait pas par ailleurs à son activité maçonnique. Mais le terrain était devenu difficile. « Il tenta vainement de ranimer les cendres refroidies » (1). Les beaux jours du Martinisme étaient passés. La Franc-maçonnerie officielle reconstituée sous la grande maîtrise de Cambacérès et utilisée par le Directoire puis l'Empire, avait pris une orientation bien différente et de plus en plus limitée.

Willermoz qui avait réussi à sauver la plus grande partie des archives secrètes, reprit sa correspondance avec ses « Frères » étrangers, avec Charles de Hesse-Cassel notamment, auquel il expose en 1810 l'état de sa province. De ce qui restait des Elus Coëns et des membres de la Stricte Observance, il forme le Rite éclectique, dont il constitue en préfecture provisoire un centre de Paris en 1810 (loge du Centre des Amis). D'autres centres de la Stricte Observance s'étaient reconstitués à Aix, à Marseille, à Avignon, mais le directoire de Lyon n'existait plus que dans la personne de Willermoz.